La conscience historique polonaise au XIX^e siècle

Entre mythographie et historiographie

The Polish historical conscience in the 19th century, between mythography and historiography

Historisches Bewußtsein in Polen im 19. Jahrhundert zwischen „Mythographie“ und Historiographie

Daniel Beauvois

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/939>

DOI : 10.4000/histoire-education.939

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2000

Pagination : 37-60

ISBN : 2-7342-0855-5

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Daniel Beauvois, « La conscience historique polonaise au XIX^e siècle », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 86 | 2000, mis en ligne le 03 février 2009, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/939> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-education.939>

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

© Tous droits réservés

La conscience historique polonaise au XIXe siècle

Entre mythographie et historiographie

The Polish historical conscience in the 19th century, between mythography and historiography

Historisches Bewußtsein in Polen im 19. Jahrhundert zwischen „Mythographie“ und Historiographie

Daniel Beauvois

- ¹ Ce n'est pas de l'image du Polonais véhiculée par les ouvrages français qu'il sera question ici, même s'il est probable que, sous celle-ci, l'on pourrait souvent trouver la manière dont les Polonais ont voulu se présenter eux-mêmes au monde. De Henri de Valois abandonnant le trône de Pologne, en 1574, pour devenir Henri III en France, jusqu'à Ubu dans son royaume de nulle part, en passant par toutes les figures de la bravoure, des révolutions, de l'exil, cette analyse de représentations qui vont du réel à l'imaginaire a déjà été faite d'une manière pratiquement exhaustive dans le livre de F. Rosset¹. Le but du présent article est de tenter de pénétrer dans la fabrication de leur histoire par les Polonais eux-mêmes, dans une période où ils se trouvaient sans État et offraient, de ce fait, une situation très particulière en Europe. Pour mesurer la spécificité de leurs réactions, la rendre plus intelligible, il nous a paru nécessaire de commencer par un bref rappel de ce qu'était l'histoire dans la république polono-lituanienne encore intacte, avant 1772, et de terminer par la restauration de l'État, en 1918, qui marque une sorte d'aboutissement – partiel et inachevé – des constructions et de la mémoire qui s'élaborèrent au cours du XIXe siècle. Parce que partielle et inachevée, la solution de 1918-1921 devait rester, comme on sait, lourde de menaces au XXe siècle.

I. L'historiographie d'avant le troisième partage

- 2 Pas plus que les histoires occidentales, celle de la Pologne, vers 1770, n'était constituée comme science. Elle ne bénéficiait pas d'institutions spécialisées. Mais elle ne dégageait pas non plus de réflexion théorique comparable à celles d'un Gibbon ou d'un Montesquieu. La déliquescence du politique y favorisait la pérennisation d'un baroque où foisonnait une méta-histoire qui doublait d'irréalité la faiblesse de l'État. Les chroniques latines médiévales, si elles étaient connues d'un très faible nombre de nobles instruits ou des gens d'Église, n'étaient sollicitées que pour renforcer les conceptions quelque peu délirantes du « sarmatisme », vaste construction légitimatrice de la confiscation de la vie publique par une étroite oligarchie aristocratique, au détriment d'un roi élu, sans pouvoir, et d'un peuple réduit au servage. Gallus anonimus (XIIe siècle) convenait peu, car il était le seul à prôner un pouvoir royal fort. Vincent Kadłubek (1150-1223) et Jan Długosz (1415-1480), avec leur justification du servage, étaient plus exploitables, mais la fin du XVIe et le XVIIe siècles avaient plus habilement conforté l'idéologie sarmatique en inventant des généalogies romaines aux grandes familles, ou en imaginant une ethnogénèse caucasienne à la noblesse, vue comme une essence conquérante et supérieure à la masse paysanne inerte. À la veille du premier partage de 1772, ce type de vision historique était encore courant. En 1760, le prince J.A. Jabłonowski lança un concours, doté d'un prix, à qui prouverait l'existence du roi Lech en 550, de façon à compléter son très mythique *Index genealogiarum slavonicarum*, mais Lech resta dans les limbes de la légende².
- 3 La curiosité pour l'origine de ces mythes, jointe à la crainte des voisins qui menaçaient la souveraineté du pays, infléchit certes, quelque peu, la conscience historique du temps. Les grands se firent volontiers collectionneurs ou « antiquaires », rassemblant dans leur « cabinet » des objets qui les mettaient au diapason de Paris ou Venise³. Dans la partie la plus pénétrée par les influences allemandes, on amorça même une réflexion sur l'histoire du droit et des institutions. G. Lengnich (1689-1774), un professeur du lycée de Gdańsk, marqué par l'érudition critique germanique, rédigea, en 1740, encore en latin, une *Historia polona a Lecho ad Augusti II mortem* où les légendes étaient mises en question, puis il dédia aux frères Załuski, promoteurs de la première bibliothèque publique à Varsovie, les deux volumes de son *Jus publicum Regni Poloni* (1742-1746), mais, dans l'ensemble, c'était toujours la logomachie « républicaine » des Sarmates qui prévalait, avec sa perversion des notions historiques et du vocabulaire. La « nation » était la noblesse, les « citoyens » les nobles, la *res publica* n'avait cure du bien public, la « liberté » était l'arbitraire nobiliaire. Jean Fabre a bien montré naguère, dans son édition de Rousseau pour la collection *Pléiade*, combien le citoyen de Genève avait été dupe de ce langage, sur la foi des textes traduits que lui fournissait Michel Wielhorski (1730-1814), l'un des chefs de la Confédération de Bar, qui se piquait d'être historien, mais n'était qu'un propagandiste du conservatisme. Une autre variante de l'histoire, telle que la pratiquaient alors quelques amateurs, était la visée moralisatrice et édifiante que l'on trouvait dans des *silvae rerum*, recueils d'*exempla* où l'on ne se donnait presque pas la peine de mettre l'histoire en discours, afin de laisser parler d'eux-mêmes des textes souvent disparates.
- 4 Ce degré zéro de l'écriture historique disparut progressivement, à mesure que les Lumières occidentales touchèrent enfin la Pologne, dans le dernier tiers du XVIIIe siècle. L'urgence d'une réforme de la société et des institutions, qui s'exprima au

lendemain du premier partage par la création d'une Commission de l'Éducation Nationale (1773) et qui culmina le 3 mai 1791, par la rédaction de la première constitution de l'Europe continentale, s'accompagna d'un large appel aux références historiques, notamment aux exemples de civisme de l'Antiquité ou de la Renaissance, mais ceux-ci, surtout intégrés à des discours ou des articles de presse polémiques, ne constituaient toujours pas des synthèses cohérentes, ni n'offraient de tableau construit. Les publicistes et réformateurs les plus mordants (H. Kołłątaj, S. Staszic), tout pénétrés qu'ils fussent de la philosophie et de l'historiographie occidentales, ne furent pas des historiens et, dans son énorme effort de rédaction de nouveaux manuels scolaires pour les écoles jésuites sécularisées par l'État, la Commission de l'Éducation Nationale réussit à élaborer, entre autres, un précis de droit naturel, mais non un manuel d'histoire⁴, ce qui pérennisa longtemps le pauvre élaborat du jésuite T. Waga (1739-1801), *Brève histoire des princes et des rois de Pologne*, réédité pour la dernière fois... en 1864.

- 5 L'histoire savante connut, toutefois, une première manifestation, en cette époque de redressement civique qui allait éveiller les alarmes des voisins et précipiter la fin de la Pologne en 1792, puis en 1795. Pour la première fois, le dernier roi, Stanislas Auguste, créa une fonction d'historiographe qu'il confia, en 1775, à A. Naruszewicz (1733-1796). Celui-ci publia, en polonais, de 1780 à 1786, les six volumes (de II à VII) de son *Histoire de la nation polonaise*. Il laissa inédit le volume I sur les origines, qui ne satisfaisait pas aux exigences de la Raison (il fut publié *post mortem* en 1824). Bien que conduite seulement jusqu'au XVIe siècle, cette première histoire « éclairée » marqua le passage du temps immobile, de la vision providentielle et théocratique des « républicains » sarmates, à l'idée de Progrès par cycles où l'auteur, encore tributaire de la conception des grands hommes à la Plutarque, s'efforçait d'établir que seuls des rois forts avaient pu éviter l'anarchie provoquée par la noblesse. De servante de l'oligarchie, l'histoire devenait servante de la monarchie. Cette idée fut retenue par tout le camp réformateur car, malgré sa lourdeur et sa diffusion réduite, l'*Histoire* de Naruszewicz contribua à introduire dans la constitution de 1791 – dans un mouvement inverse de celui de Paris – l'idée d'un nécessaire renforcement et de l'hérédité du pouvoir royal. Cette nouvelle conception n'était évidemment pas indépendante du fait que le roi avait gratifié l'auteur des bénéfices de l'évêché fictif de Smolensk (cette ville était russe depuis 1667).

II. Le nouveau besoin d'histoire, 1795-1831

- 6 La commotion intellectuelle et affective provoquée par la disparition de l'État polono-lituanien et l'annexion de ses trois tronçons par les voisins eut des effets très divers sur la conscience historique des habitants, ou plus exactement sur celle de la noblesse, seul ordre, répétons-le – avec l'infime bourgeoisie – capable d'une opinion.
- 7 Tandis que la majorité ressentit cet écroulement assez douloureusement, la frange aristocratique la plus cosmopolite, qui ne s'exprimait qu'en français, s'accommoda sans état d'âme de son changement de citoyenneté. Un historien important comme Jean Potocki (1761-1815) eût été plus remarqué s'il s'était donné la peine de faire tirer ses ouvrages à plus d'une dizaine d'exemplaires, dans des villes d'Allemagne ou de Russie. Surtout connu aujourd'hui comme romancier et voyageur, il se voulait avant tout chercheur. Tandis que la Pologne agonisait, il parcourait la Basse Saxe pour y trouver les traces archéologiques des « antiquités slaves ou vendes », prouvant la présence, jusqu'au bord de l'Elbe, d'une civilisation antérieure aux Germains et différente d'elle.

Citoyen du monde, avec le français pour langue, il vit sans chagrin sa patrie disparaître et tout son effort d'historien, dans les nombreux recueils de chroniques ou les études sur l'histoire des régions ruthènes de l'ancienne Pologne qu'il publia jusqu'à sa mort, témoignèrent d'un effort très original pour recomposer l'Europe de l'Est selon un nouveau schéma civilisationnel. L'Europe des Lumières, où la Pologne s'était en vain située, ayant abouti au naufrage des partages, il importait de reconstruire une autre légitimation au sein d'un nouvel univers, à défaut d'une réelle universalité. C'est ainsi que toutes les œuvres historiques de J. Potocki vinrent désormais s'inscrire dans une mise en évidence du caractère homogène et spécifique du monde slave, dans la promotion d'une Slavie s'étendant de l'Elbe au Caucase, qu'il ne cessa de parcourir et de fouiller. Comme Fichte et Hegel pour le monde germanique, il fut le chantre d'un rééquilibrage des forces à l'Est, après l'ébranlement tellurique des partages. L'émergence de Bonaparte, l'usurpateur, dévaluait encore plus, à ses yeux, le pôle français, aussi Saint-Pétersbourg devint-il, au fil des ouvrages, le centre fédérateur de toutes les terres slaves, ce que l'on perçoit parfaitement dans les épîtres dédicatoires successives à Catherine II, à Paul Ier, à Alexandre Ier, même si le corpus documentaire restait surtout tourné vers les témoignages antiques et médiévaux. Les voyages en différents points de ce nouvel univers donnaient à ces recherches un versant d'histoire immédiate et d'ethnographie qui enhardirent Potocki à concevoir pour sa nouvelle maîtresse, la Russie, une vaste politique impérialiste faite d'annexions en Transcaucasie, ainsi qu'autour de la Chine et de l'Inde⁵. L'histoire se faisait l'auxiliaire, le pivot même, d'une idée dont les Russes eux-mêmes ne comprirent l'intérêt politique que presque un siècle plus tard : le panslavisme. On peut rattacher à cette reconversion de l'universalisme des Lumières en universalisme racial, sous égide russe, l'approche plus folklorisante et littéraire de *O Słowiańszczyźnie przed chrześcijaństwem* (Du monde slave avant le christianisme) que publia alors Z.D. Chodakowski (1784-1825) ou les écrits « slavophiles » de P. Woronicz, I.B. Rakowiecki, etc. On trouva aussi une tentative de légitimation des conquêtes slaves de Napoléon dans les recherches linguistico-ethno-historiques que le Prince Alexandre Sapieha conduisit en Dalmatie, Bosnie-Herzégovine et Monténégro, publiées à Breslau, en français, puis en polonais, sous forme de récit de voyage, en 1811. Il s'agissait là, inversement, de prouver une fraternité raciale et culturelle du Duché de Varsovie avec les provinces illyriennes. Mais, dans l'ensemble, l'indifférentisme cosmopolite et l'alibi consolateur de la slavité furent très minoritaires dans la réflexion historique qui s'imposa après 1795.

- 8 Une fois leur État disparu, les Polonais conscients réalisèrent avec stupeur qu'ils étaient eux-mêmes un sujet de réflexion sur la grandeur et la décadence des nations. L'histoire se chargea alors d'adoucir ce choc, en multipliant les parallèles avec les *Considérations* que Montesquieu avait développées en 1734, à propos de l'Empire romain. Le thème de la survie par la culture, de la supériorité des vaincus dans ce domaine, devint central. Le souvenir de la patrie perdue devenait brusquement la plus précieuse des valeurs. À peine consommée, la catastrophe devint objet d'étude et de réflexion : était-elle évitable ? Quelles étaient ses origines ? Au dehors ou au dedans ? Qui étaient les coupables ? Pendant les 123 ans d'effacement de l'État polonais de la scène européenne, ces questions allaient tarauder les historiens.
- 9 Aujourd'hui encore, cette longue perte de souveraineté est ressentie par certains spécialistes comme une cause d'attardement dans le développement de la connaissance historique en Pologne⁶. Il peut, en effet, sembler que la Pologne partagée ne se hissa pas au même niveau de constitution de l'histoire en discipline organisée que le monde

allemand, avec Stein, sa Société d'histoire ancienne de l'Allemagne (1819) et les publications de sources des *Monumenta Germaniae Historica*, ou que celui de la création, en France, de l'École des Chartes (1821), des grandes fresques d'A. Thierry, de travaux comparables à ceux de la Société d'Histoire de la France de Guizot, ou encore que les *Rolls series* anglaises à partir de 1857, mais nous allons constater que cette modestie un peu complexée n'a sans doute pas lieu d'être. Il est, en revanche, incontestable que l'état de frustration intellectuelle dans lequel travaillèrent sans cesse les historiens polonais du XIXe siècle, donna souvent à leurs travaux une orientation ou une tonalité très spécifiques.

- 10 Malgré les trois dominations étrangères subies, l'oppression fut loin d'être uniforme et constante. L'histoire put s'élaborer, au gré des libéralisations qui régnèrent toujours, en une sorte de rotation providentielle, dans au moins un des tronçons : le pouvoir russe fut très clément avant 1825-1830, puis ce fut le pouvoir prussien jusqu'au milieu du siècle et enfin l'autrichien de 1867 à 1918.
- 11 Très vite, dans le premier tiers du siècle, l'action des grands aristocrates éclairés fut relayée par des institutions officielles. Elle resta importante avec la constitution de bibliothèques comme celle des Ossolinski à Lwów, désormais autrichienne (l'Ossolineum), comme celle des Raczyński ou des Działyński, dans leurs propriétés de Poznań devenues prussiennes. La famille Czartoryski fut aussi à l'origine de l'un des premiers « lieux de mémoire » créés dans l'esprit des futurs musées historiques : le « Temple de la Sibylle », dans le jardin de son palais de Puławy, devint un lieu d'exposition de divers objets symboliques de la grandeur passée ou récente de la Pologne que l'on faisait visiter aux hôtes nombreux. Mais l'essentiel se situa ailleurs.
- 12 À Varsovie, sous régime prussien, se constitua, en 1800, une Société des Amis des Sciences, véritable académie qui eut la chance de se développer, après 1807, sous la protection française du Duché de Varsovie, puis, de 1815 à 1831, sous l'égide russe du Royaume de Pologne. Nombreux furent ses membres à s'y occuper, de près ou de loin, de l'histoire. Retenons cette formule de l'historien J. Albertrandi (1731-1808), son premier président, ancien bibliothécaire du roi : « Incapables de remettre sur pied l'existence politique de notre patrie déchue, nous voudrions au moins, sous le couvert des sciences, lui assurer une certaine substance ». Cette volonté amena la Société, vers la fin du Duché, à rédiger le plan d'une grande histoire nationale confiée à plusieurs auteurs. Elle ne vit jamais le jour, malgré quelques études partielles de T. Czacki ou S. Bandtkie, mais elle déboucha sur un succès surprenant, très caractéristique de l'époque. La Société confia à J.U. Niemcewicz (1758-1841) la composition d'une histoire chantée, accompagnée de partitions musicales. Ces *Chants historiques*, conçus pour la jeunesse, à une époque où l'enseignement à domicile était courant – nonobstant la multiplication des écoles – se retrouvèrent sur tous les pianos de salon des plus humbles gentilhommières, repris en chœur lors de toutes les réunions amicales ou familiales. Commencés en 1810 et publiés en 1816, à Varsovie, ils connurent de nombreuses rééditions jusqu'au milieu du siècle⁷. Les longues odes rimées de ce recueil étaient également accompagnées d'illustrations de facture néo-classique et de commentaires en prose, le tout, aux dires de la préface de l'auteur, chantant « les aventures les plus glorieuses, les actions les plus belles, ainsi que les victoires des rois et grands capitaines ». Niemcewicz expliquait qu'avant Hérodote avaient existé les récits traditionnels des mères : « Les destructeurs du monde peuvent bien anéantir des nations, confisquer et faire disparaître les livres où sont inscrits les heurs et malheurs

de l'humanité, mais ils n'éteindront jamais, sur les lèvres des mères, ces chants par lesquels elles rappellent à leurs enfants qu'ils eurent une patrie ». Il tirait cette conviction et cette volonté de faire pénétrer l'histoire dans l'intimité domestique de l'exemple des Juifs, de celui des bardes germaniques, celtes, scandinaves, dont avait aussi parlé Gibbon, de la force évocatrice d'Homère, d'Ossian, du Tasse et n'hésitait pas à se référer au souffle de la Marseillaise. Tous les témoignages postérieurs sur l'écho très large de cette approche émotionnelle de l'histoire montrent combien Niemcewicz, qui avait été aide de camp de Kościuszko, en 1794, et que l'on devait retrouver parmi les dirigeants du gouvernement provisoire, lors de l'insurrection de 1830-1831, sut trouver le mode d'inculcation le plus adéquat pour une époque assoiffée d'héroïsme individuel : l'expression orale, la voix, le rythme. Au seuil du romantisme, Clio était ici la sœur la plus proche d'Euterpe, la muse du dithyrambe.

- 13 Pendant la même trentaine d'années, dans la partie russe de l'ancienne république, l'amitié du prince A.J. Czartoryski avec le tsar Alexandre Ier lui permit de prendre le titre de curateur, c'est-à-dire de vice-ministre de l'Instruction publique pour toute l'immense zone de l'ancien Grand Duché de Lituanie (actuelles Lituanie, Biélorussie, Ukraine à l'ouest du Dniepr). Il y développa un grand réseau d'écoles secondaires polonaises, confiées à la tutelle de l'université de Vilna qui retrouva un rôle de quasi capitale, contrôlant aussi les éditions et la presse. Les écoles qui s'étaient déjà développées ici, au temps de la Commission polonaise de l'Éducation Nationale, donnèrent à l'histoire une place qu'elle n'avait pas eue auparavant, renforçant ainsi, paradoxalement, sous régime russe, la polonité de territoires où elle était très minoritaire. La culture prédominante de la paysannerie était lituano-ruthène. Les identités lituanienne, biélorusse et ukrainienne s'en trouvèrent entravées pour longtemps.
- 14 Ce fut d'ailleurs en Ukraine rive droite (provinces de Kiev, Volhynie et Podolie) que l'esprit patriotique polonais se manifesta avec la plus vive ostentation dans sa revendication d'une « histoire malgré tout ». Le principal inspecteur scolaire à qui l'université de Vilna avait presque donné carte blanche, l'aristocrate T. Czacki, était, sur cette question comme sur d'autres, en correspondance assidue avec l'un des « jacobins » polonais les plus connus, H. Kołłataj, réfugié dans cette région après sa captivité autrichienne. Le fait que l'ancien Grand Duché de Lituanie fût désormais inclus dans l'Empire russe ne lui posait aucun problème : « L'histoire russe est tout à fait nécessaire, concédait-il, mais que les maîtres de nos écoles n'imaginent pas que parler de l'histoire de notre pays soit une offense au Gouvernement... À côté des obligations que nous avons à l'égard d'un Gouvernement encore nouveau pour nous, il nous est loisible de tourner nos sentiments vers notre patrie disparue... L'indifférence forcée est aussi condamnable que le respect forcé »⁸ ; et de regretter le faible niveau des connaissances historiques qu'il avait constaté chez les élèves. H. Kollataj agissait dans le même sens auprès de Mirowski, l'un des rares professeurs d'histoire en titre, à Krzemieniec, la plus grosse école de la région (300 élèves en 1803, 600 après 1810) pour lequel il élaborait tout un exposé sur sa conception de cet enseignement. Il invitait cet enseignant à inaugurer l'année par un discours sur l'utilité de l'histoire polonaise pour l'histoire russe et celle de l'Europe, puis glissait sur des considérations théoriques précieuses pour nous : l'histoire, disait-il, « est la base la plus sûre de toutes les sciences morales ». Après avoir expliqué aux élèves la relativité des connaissances, il proposait de résorber les contradictions en présentant la marche de l'humanité vers la Justice et la Vérité, en étudiant autant les erreurs que les réussites. Cette leçon, proche de

Condorcet, avec la même confiance en « l'esprit humain », supposait une attitude active de l'élève, capable de juger des textes sous la conduite d'un pédagogue lui disant *comment* les lire. Pour réaliser cette ambition, le professeur était invité à lire les *Leçons d'histoire prononcées à l'École normale* de Paris par Volney. L'histoire moderne devait être préférée à l'ancienne. Des notions « d'histoire de l'histoire » devaient permettre aux élèves de discerner la Vérité de la mythologie, mais, à vrai dire, toute la bibliographie qu'indiquait l'ancien réformateur de l'université de Cracovie, restait marquée par des chronologies anciennes et des ouvrages peu susceptibles d'ouvrir l'élève à l'histoire nationale récente. La conscience du besoin existait. Le satisfaire restait difficile⁹.

- 15 Ce constat paraît plus évident encore si l'on considère le tirage de *l'Histoire des rois...* de Waga et du vieux manuel de Skrzetuski (plus de 5 000 exemplaires en tout) dont l'université de Vilna inondait encore ses écoles entre 1816 et 1822¹⁰. Ce marasme ne s'expliquait pas encore par l'hostilité russocentrique qui se manifesta après 1820, mais il est évident que l'esprit qui régna à Saint-Pétersbourg dès 1810, avec le ministre Razumovski, n'était pas favorable à un quelconque développement de l'histoire. Joseph de Maistre veillait à convaincre ce ministre que cette matière portait en elle quelque chose de diaboliquement stimulant pour l'esprit critique. « Jamais l'histoire n'est entrée comme objet d'enseignement, et qui exige un professeur, dans aucun système d'éducation publique... lui écrivait-il. L'histoire est dans les livres, celui qui veut la savoir n'a qu'à lire. Faites seulement ordonner que certaine heure de la journée (celle des repas, par exemple, comme dans nos maisons religieuses) sera invariablement consacrée à la lecture d'un cours complet d'histoire (Rollin, par exemple, ou Crévier, car on n'a rien fait de mieux)... Il faut prendre garde aux livres d'histoire car nul autre genre de littérature n'est plus infecté... »¹¹.
- 16 Le curateur Czartoryski, avant de tomber, lui aussi, dans la réaction de la Sainte Alliance, après 1820, déplora plusieurs fois, auprès du recteur de Vilna, que l'histoire nationale ne fût pas à la place que la survie patriotique eût exigé. En 1818, il préconisait encore d'inverser la méthode, de réserver l'histoire ancienne pour la dernière des six années du secondaire et de commencer par l'histoire polonaise dans les petites classes, de façon que la majorité des élèves pauvres, qui quittaient l'école très tôt, emportassent au moins des notions plus vivantes que celles concernant l'Antiquité. Même si le Comité aux écoles de l'université approuva cette idée, en 1820¹², elle ne trouva aucune application, comme en témoignent les préparations de cours d'Adam Mickiewicz, le poète et futur professeur du collège de France, qui enseigna l'histoire à Kovno (Kaunas) en 1822-1823 : l'Antiquité y demeurait écrasante, l'histoire polonaise n'étant brièvement abordée qu'en 4^e année parmi des notions d'histoire de la chrétienté n'allant pas au-delà du XVIIe siècle¹³.
- 17 On sait cependant que la culture classique omniprésente n'était pas un obstacle au développement du raisonnement sur l'histoire. Habilement manipulée par les maîtres les plus subversifs, elle fournissait, au contraire, une masse de parallèles et d'exemples de civisme ou de vertu qui palliait l'absence de l'histoire contemporaine. C'est ce qui valut à J. Uldyński, successeur de Mirowski à Krzemieniec, d'être suspendu, en 1826. L'exploitation du thème de la patrie qu'il tirait de son excellente connaissance des historiens allemands de l'Antiquité¹⁴ était tellement entraînante que ses élèves les plus doués comblaient eux-mêmes la carence en études du passé récent : l'un traduisait la *Guerre de Trente ans* de Schiller, l'autre *l'Histoire de la Révolution française* de Lacretelle. Révolutionnaires ou patriotiques, les textes tolérés en annexe des programmes jusqu'en

1820 furent proscrits au-delà. Le professeur de Miedzybóz (également en Ukraine) qui, cette année-là, faisait traduire des passages des *Massacres de septembre* de Mercier à ses élèves et chanter les *Chants historiques* de Niemcewicz, achetés à Varsovie, fut réprimandé à Vilna.

- 18 Autour de 1823-1824, le procès des étudiants de Vilna, auquel nous allons revenir, fit suspecter tous les historiens de l'enseignement secondaire. Celui de Poniewież, en Lituanie, fut aussi suspendu, le 24 mars 1824, parce qu'il parlait de l'histoire de Pologne « d'une manière qui ne peut être tolérée aujourd'hui ». En fait, avec le ministre Chichkov, le nationalisme russe et russificateur commençait à s'instaurer. Le Comité aux écoles de Vilna ayant eu à examiner le manuscrit d'un nouveau manuel dû à Miklaszewski, le recteur Pelikan y trouva « des expressions tout à fait inconvenantes pour la jeunesse » et conclut son rapport en ces termes : « Il me semble d'ailleurs inutile qu'à part l'histoire nationale [russe] que donnent les professeurs de russe, on enseigne encore, en plus, l'histoire d'un peuple quelconque ». Les Russes natifs capables d'enseigner l'histoire de l'Empire étant très rares encore dans ces provinces, l'introduction officielle du vieux manuel russe en usage dans les « écoles populaires » de Russie ne fut pas suivie d'effet général avant les années 1830, mais l'histoire polonaise avait ici vécu, ce qui n'était finalement pas éloigné de la situation française où l'histoire était bannie après la classe de seconde depuis 1821, puis fut tout à fait éliminée, en 1826, et réduite à une heure par semaine jusqu'en troisième¹⁵.
- 19 À la tête du réseau scolaire, à l'université de Vilna, l'histoire possédait une seule chaire, parmi les cinq consacrées aux sciences politiques. Elle ne connut qu'une brève période de grand rayonnement, en 1822-1823, mais son évolution même est révélatrice de la place accordée à cette discipline. La Commission de l'Éducation Nationale y avait nommé, en 1781, un ex-jésuite anticlérical qui mourut en 1805 sans laisser de souvenir particulier, puis le recteur Śniadecki, éminent astronome et mathématicien, très patriote polonais imbu des Lumières, resta sourd pendant dix ans aux rappels du curateur Czartoryski pour que cette chaire fût pourvue. Peut-être ne voyait-il aucun candidat suffisamment Polonais pour un tel poste, mais son attitude nous semble plutôt la pointe extrême d'une des apories des Lumières, celle-là même qui ressurgit aujourd'hui avec le déconstructionnisme, si l'on pousse sa logique à fond. « Cette matière n'exige que de la mémoire et du bon sens, avec une élocution facile et claire. Former quelqu'un pour cela ne demande pas beaucoup d'effort, écrivait-il au prince Czartoryski, et même si, selon moi, cette matière est importante au lycée [...], à l'université, je la considère comme inutile. Connaissant les faits de l'histoire de l'Humanité et des peuples, le seul bon sens de l'homme doit l'amener à les juger et les critiquer »¹⁶. Il semble que, comme Kołłątaj, le recteur accordait beaucoup d'importance à la publication de sources, à la constitution d'un vaste *thesaurus* de la culture nationale, mais qu'il considérait, dans son immense modestie face à la relativité de tous les faits, que concevoir une synthèse était trop audacieux et donc inaccessible. En 1814, avec beaucoup de réticences, il finit par accepter, en qualité de remplaçant, le jeune Joachim Lelewel que Czacki avait formé à Krzemieniec et que les Czartoryski recommandaient. Il n'appréciait cependant nullement ce jeune insolent qui se faisait une tout autre idée que lui des possibilités et de la mission de l'histoire. Dès 1818, Lelewel quittait ce milieu néo-classique rigide pour la toute nouvelle université de Varsovie. Le curateur songea alors à pousser Uldyński de Krzemieniec, puis s'enflamma pour Z.D. Chodakowski, mais, après dix-sept ans de vacance de la chaire, un concours fut lancé, en mars 1820, qui ramena triomphalement J. Lelewel. Celui-ci ne commença

ses cours qu'en janvier 1822 dans l'enthousiasme des étudiants qui, depuis 4 ou 5 ans, avaient constitué des sociétés secrètes d'auto-perfectionnement, les Philarètes et les Philomathes (Amis de la vertu et Amis de la connaissance). Les procès verbaux de séances qu'ils ont laissés montrent combien l'histoire, toujours conçue comme vivier d'exemples civiques, occupait une place centrale dans leurs préoccupations. Le retour de Lelewel, qu'ils adoraient, provoqua une vague d'agitation qui, jointe à la découverte par la police des sociétés sus-nommées, entraîna un procès. Lelewel, qui venait d'être nommé doyen, fut expulsé par le ministre Chichkov et retourna à Varsovie, en août 1824. En 1830, il y fut l'âme de l'insurrection. Histoire et politique ne sont jamais très loin en Pologne.

- 20 J. Lelewel (1786-1861), appelé parfois le Michelet polonais, n'évita pas toujours mieux que ses devanciers de se perdre dans les chronologies lointaines ou les événements guerriers, comme en témoigne son *Histoire ancienne de l'Inde* ou son *Histoire ancienne* (1818), mais quelques-uns de ses écrits théoriques montrent qu'il était conscient de la nécessité d'une vision globale des cultures, dans leurs aspects matériels autant qu'intellectuels. Son traité de méthodologie appelé *Historyka*, sa dissertation pour le concours de 1821, *De l'histoire, de ses ramifications et des sciences connexes*, les notes de ses cours prises par des étudiants et heureusement conservées, nous révèlent un professeur réellement novateur, sachant ajouter à l'approche documentaire des Lumières (Bacon, Hume, Locke), l'idéalisme à la mode en Allemagne (Kant, Fichte, Schelling), pour obtenir ce qu'il appelle une « histoire combinatoire », c'est-à-dire des éclairages croisés et une prise en compte des pesanteurs impliquées par l'origine des sources : sociétés, groupes, classes, cultures et par leurs interactions. Si l'on songe que le grand historien russe que l'on portait aux nues à ce moment était Karamzine, avec sa glorification de l'autocratie et sa vision impériale, on mesure le fossé entre ce sommet de la réflexion occidentale et l'aliénation politique qui ne devait plus quitter les historiens russes. La vénération que la jeunesse de Vilna voua aussitôt à ce professeur (bien sensible dans la vibrante épître de Mickiewicz, déjà connu comme poète, *A Joachim Lelewel*) sanctionnait la place que l'histoire avait prise dans leur vie. Celle-ci était très liée à la mise en évidence, dans les cours du maître, de l'identité particulière de l'ancien Grand Duché de Lituanie que Karamzine prétendait russe¹⁷. Il n'est pas exagéré de dire que la pensée politique polonaise du XIXe siècle, celle de l'insurrection de 1830-1831 et celle de l'émigration, où Lelewel lui-même allait partir, est largement issue de sa vision historique.
- 21 La hauteur de la mission de l'historien s'exprime idéalement dans ces paroles de Lelewel : « Celui qui conçoit combien d'efforts sont nécessaires pour devenir un véritable historien, sentira facilement pourquoi cette corporation est précisément le dernier et le plus haut produit de la culture nationale. Un peuple donnera d'abord d'excellents poètes, des sages distingués, des philosophes profonds, des savants de toutes sortes, mais il manquera toujours d'historiens »¹⁸.

III. La schizophrénie de la conscience historique

- 22 Le remplacement de Lelewel par un certain Kukolnik, Russe et professeur de russe, en août 1824, n'était que le signe avant coureur de la russification totale de l'enseignement après l'écrasement de l'insurrection, en 1831. Vilna et Varsovie devinrent alors des villes de province de l'Empire russe – La revue polonaise *Biblioteka Warszawska* (La

bibliothèque de Varsovie, 1840) et *Atheneum*, 1842, à Vilna ne risquaient plus de renouveler la vision historique. Cracovie était en léthargie, la Poznanie prussienne était peu dynamique. La production historique survécut surtout dans la « Grande émigration » c'est-à-dire parmi les 7 000 à 8 000 exilés qui se revendiquèrent, en France principalement, comme les garants de la pérennité de la nation. Quelle histoire apprirent désormais les dizaines de milliers d'élèves restés au pays ? Et celle qui s'élabora en France put-elle traverser indemne la crise profonde provoquée par ce nouvel ébranlement ?

- 23 S'il fut un moment où il conviendrait de parler de déformation ou même de pathologie de la conscience historique générale, ce fut bien ce deuxième tiers du XIXe siècle, qui laissa d'ailleurs des séquelles jusqu'au delà de 1918. L'échec dramatique du sursaut national de 1830-1831 rendait toute histoire « sereine et normale » – si tant est que ces concepts eussent un sens dans les pays qui ignoraient ce qu'étaient des entraves à leur développement intellectuel – sinon impossible, du moins très problématique. Encore aujourd'hui, la vision très natiocentrique des histoires européennes fait que les Polonais occultent systématiquement l'imposition des schémas étrangers auxquels, pourtant, il fut impossible à leurs ancêtres d'échapper. À présent niée ou ignorée, l'histoire des vainqueurs, des co-partageants du pays, fut pourtant la seule que quelques générations de Polonais durent apprendre dans les écoles, pendant quelques décennies, dans une autre langue que la leur. Le postulat facilement avancé *a posteriori* est que, même germanisé ou russifié, l'enseignement historique, obligatoirement reçu, ne laissait pas de trace, était une obligation pour passer les examens, mais marquait si peu les esprits qu'il n'était pas nécessaire d'en parler. Voire ! Si aucune histoire de l'historiographie polonaise ne mentionne les noms des auteurs de manuels russes ou germaniques, si aucun mémoire ne les évoque autrement que péjorativement, c'est que l'on veut sciemment les chasser du souvenir. Certaines mentions de mémorialistes montrent que nombreux furent les élèves qui se laissèrent prendre au jeu qu'implique tout enseignement, qui est aussi endoctrinement. Le zèle existait. Bon gré, mal gré, il fallait se couler dans le moule. Pouvait-on feindre à chaque instant ? Ces bonnes notes, ces prix, ces médailles dont certains auteurs polonais de souvenirs tirent une fierté et qui leur permirent d'occuper, dans la hiérarchie sociale des trois Empires, des places qui ne furent pas toujours médiocres, étaient le résultat d'heures, de semaines, d'années, de décennies, de ce siècle pendant lequel ils durent apprendre la gloire des tsars (Ah, les manuels inusables d'Iłowański et Elpatiev !) ou la supériorité des Germains. Il est difficile d'évaluer le degré d'adhésion ou de rejet que suscitèrent les cours d'histoire officielle, mais il est peu crédible que ces leçons, qui occupèrent beaucoup du temps scolaire, n'aient pas modelé, dans une mesure qui reste à évaluer, la vision de l'espace et du temps des élèves.
- 24 Cette obération, ce gommage total de strates entières de longues tentatives d'acculturation par des voisins est d'ailleurs l'une des caractéristiques de tous les peuples de l'Europe du Centre-Est. Il est révélateur qu'un peu plus tard, les identités renaissantes ou émergentes des Lituaniens, Biélorussiens ou Ukrainiens effacèrent de même, au maximum, la présence séculaire des Polonais dans leur histoire. L'historien se fait souvent effaceur de traces. Une visite guidée de Lviv, en Ukraine, laisse aujourd'hui difficilement voir la prédominance polonaise de cinq siècles à Lwów, comme un guide de Wrocław n'évoque guère le passé de Breslau. Si, par ailleurs, il est vrai que l'adoption du point de vue des dominateurs était une feinte, alors, on peut

risquer l'hypothèse que la feinte, par nécessité, devint la seconde nature des Polonais. Cette attitude fut d'ailleurs érigée en mérite national dans le personnage de Konrad Wallenrod que Mickiewicz créa pendant son exil en Russie, de 1825 à 1829. Elle fut souvent reprochée par les Russes ou les Ukrainiens comme preuve de la dissimulation congénitale des Polonais. Ivan Franko, l'un des plus grands intellectuels ukrainiens du début du XXe siècle, engagea à ce sujet une polémique célèbre. On s'étonnait naguère encore de la capacité des élèves polonais, lorsqu'ils étaient occupés par l'URSS, à se dédoubler, on parlait de schizophrénie entre l'enseignement officiel et la tradition familiale. On oubliait que ce dédoublement avait deux siècles d'existence. Il est cependant remarquable qu'au XIXe siècle, très rares furent les historiens polonais qui se mirent au service de l'histoire des occupants. L'exception qui confirme la règle fut, fin XIXe-début XXe siècles, Waliszewski, auteur de grandes monographies sur les tsars de Russie.

- 25 Si la répression culturelle impitoyable du milieu du siècle entraîna cette stérilisation de la production et de la diffusion de l'histoire dans les limites géographiques de l'ancienne Pologne, son contrecoup, chez les émigrés, fut d'une autre nature. Ici (à Paris surtout), la diffusion était à peu près libre, mais ce furent les contenus qui, dans la fièvre romantique, perdirent souvent le sens de la réalité. Quelques esprits, parmi lesquels Niemcewicz, fondèrent, en 1836, une Société historique qui vint tenter de s'ajouter à la Société littéraire qui s'était créée dès 1832 ; mais, en 1854, ces deux sociétés se fondirent en une seule, qui existe encore de nos jours, la SHLP (Société historique et littéraire polonaise) dont le siège et la riche bibliothèque sont dans l'Île-Saint-Louis. Cette fusion dit assez le primat du littéraire et donne le sens d'une évolution dont l'empreinte fut très profonde. Lelewel, trop proche des républicains français, fut expulsé par le ministre de l'Intérieur de Louis-Philippe et s'installa à Bruxelles. Ses *Remarques sur l'histoire de Pologne et de son peuple* (1836) étaient trop éloignées de l'esprit aristocratique des Czartoryski qui, à l'Hôtel Lambert, guidaient l'évolution d'une vision historique cantonnée à la commémoration de la constitution nobiliaire du 3 mai 1791. Lelewel s'enferma, en Belgique, dans des recherches érudites de numismatique et se marginalisa. Les ouvrages à prétention historique qui parurent alors, souvent en français, tendaient soit, par les arguments d'une propagande très verbeuse, à gagner l'opinion internationale à la cause polonaise, soit à régler des comptes quant aux responsabilités dans l'échec de la récente insurrection¹⁹, mais le phénomène central de l'époque romantique est l'abandon quasi général de tout ce qui, depuis le début des Lumières, tendait à lier l'histoire aux faits, aux documents, à une certaine prétention à la scientificité. Comme le montre excellemment un recueil d'études publié par A. van Crugten²⁰, le romantisme de l'émigration entraîna les lecteurs polonais vers « le mythe (qui) est de l'histoire contée en poésie ».
- 26 Les poètes, jusqu'au milieu du siècle, puis les auteurs de romans historiques, puis de nouveau les poètes, à l'époque du symbolisme, tentèrent, souvent avec succès, de se substituer, dans la conscience collective, aux rares historiens qui tentaient de s'accrocher au réel. L'absence de proposition explicative des malheurs de la Pologne poussa les littérateurs à offrir toute une nouvelle méta-histoire où se mêlaient des visions consolatrices et euphorisantes du passé ou, pis encore, des théories historiosophiques dont le mysticisme abscons entraîna d'authentiques mouvements de pathologie collective, assimilables à ceux des sectes.

- 27 La forme la plus bénigne de « décollage » de l'histoire vers l'irrationnel est décrite par Jan Prokop dans le recueil sus-cité²¹. Il s'agissait d'un retour au temps immobile des légendes. L'expérience historique de tous les héros récents : Kościuszko, Dąbrowski, Napoléon, Poniatowski était « coulée dans le bronze de l'univers des symboles » et devenait une para-réalité utilisable *ad libitum* lors de commémorations rituelles. Ces héros récents venaient rejoindre dans le même magasin d'accessoires les vieilles figures, aussi irréelles, de Casimir le Grand ou Jean Sobieski. La charge de Somosierra s'associait à la victoire de Vienne contre les Turcs. Cette imagerie, que nous dirions d'Épinal, n'avait rien de plus cocardier que ce que développaient, parallèlement, toutes les histoires nationales d'Europe. On en retrouva l'expression picturale dans les grandes compositions historisantes du peintre Jan Matejko dans le dernier tiers du siècle, à Cracovie, lorsque l'Empire austro-hongrois permit à ses nationalités de s'exprimer. Le premier Musée national polonais, ouvert dans la belle Halle aux draps, le 7 octobre 1879, tout comme les scènes historiques de l'illustrateur Grottger, vinrent donner des sortes d'images saintes à l'imaginaire. Au début du XXe siècle, ces figures jouèrent pour les Polonais le même rôle que celles, pour nous, du *Tour de la France par deux enfants*. Comme les Français en deuil de l'Alsace-Lorraine, les Polonaises vêtues de noir toute leur vie, étaient en deuil de la nation.
- 28 Plus inquiétantes furent les interprétations mystiques du prétendu destin de la Pologne que les trois grands poètes-mages du romantisme : Mickiewicz (1798-1855), Słowacki (1809-1849) et Krasiński (1812-1859) trouvèrent, à leur arrivée en France, alors que les circonstances les avaient eux-mêmes frustrés de toute participation aux événements insurrectionnels de leur pays. La presse française de 1831 avait, en effet – surtout l'*Avenir* de Lamennais, mais aussi les écrits de Montalembert et toute une série de journaux républicains de province²² – soulevé un immense mouvement de compassion pour le pays martyr. Tout un vocabulaire hyperbolique s'était propagé dans les colonnes de cette presse, que les poètes polonais s'empressèrent de reprendre à leur compte et d'amplifier. La Pologne « Christ des nations » – expression trouvée chez Barthélémy – devint l'une des idées-clés de Mickiewicz qui, à peine arrivé en France, écrivit ses *Livres du pèlerinage polonais* où s'exprima, dans un style biblique, un messianisme véhément, les Polonais devenant les messagers d'un Évangile nouveau. La Pologne devenait, en Europe, l'agneau sacrificiel qui devait racheter les péchés de l'impiété générale. C'est aussi le lieu de souligner ici que la poésie se substitua non seulement à l'histoire, mais qu'elle devança l'action de l'Église. L'assimilation postérieure de la Pologne à un bastion du catholicisme est une erreur courante. Ce fut la poésie romantique qui opéra la conversion mystique, l'Église prenant le train en marche.
- 29 Cette théosophie appuyée sur une pseudo-histoire débouchait, chez Mickiewicz, sur une double postulation quelque peu contradictoire. L'une visait, à travers le souvenir des persécutions que le poète, encore étudiant, avait endurées à Vilna, à dynamiser la nation en une révolte prométhéenne. Ce fut le cri de Konrad, le héros des *Aïeux*, drame symbolique (1832) doublement historique, puisque l'interdiction, en mars 1968, de cette évocation d'un procès de 1824, fut encore capable de soulever toute la jeunesse de Pologne, avant notre mai 1968. L'autre postulation suggérait que la Pologne-Lituanie, pays d'une douceur rurale idyllique, était capable d'offrir à l'Europe une régénération cathartique. Ce fut l'immense poème en douze chants de *Pan Tadeusz* (Messire Thaddée, 1834) qui décrivait de manière attendrie – et totalement anachronique – la petite

noblesse de la fin du XVIIIe siècle et offrait ce souvenir sucré en consolation aux Polonais. On trouve encore aujourd'hui des Polonais qui connaissent par cœur cette bible qui substitua le rêve à la réalité. A. Wajda en a encore tiré un film en 2000.

- 30 Le comble de la confusion des genres fut atteint lorsque le Collège de France, en 1840, créa pour ce poète, une chaire de Littérature slave (notons bien cet étrange singulier, qui ne fut transformé en pluriel qu'après un débat à la Chambre, sous Napoléon III) où le titulaire se mit à répandre, au milieu des transes d'un public surtout polonais, les élucubrations qu'il tenait de son maître, nous dirions aujourd'hui son gourou, Towiański, lequel se présentait comme la réincarnation de Napoléon. Mickiewicz fut privé d'enseignement dès 1844, mais le towianisme et une vision très échevelée de la mission historique de la Pologne eurent encore cours quelques années²³, avant que les roubles russes ne vinssent établir dans l'histoire slave des Français une russophilie qui ne se démentirait plus.
- 31 Les autres poètes de cette époque exaltée concoururent à donner à cette sublimation du passé polonais un aspect encore plus désincarné et fantastique. À partir d'épisodes vaguement historiques, J. Słowacki écrivit une série de drames et de poèmes où, dans un style encore plus flamboyant, il développa aussi le thème du prométhéisme (*Kordian*, 1834, construit sur un projet d'attentat avorté contre Nicolas Ier). Il présenta une préhistoire polonaise totalement arcadienne et légendaire (*Balladyna*, 1839) ou déforma complètement la réalité des rapports ukraino-polonais au siècle précédent (*Le Songe d'argent de Salomé*, 1843). Le sommet fut atteint dans ses dernières œuvres, qui furent surtout découvertes et admirées à la fin du XIXe siècle, la *Genèse par l'Esprit* et le *Roi-Esprit*. « La thèse (était) que, depuis l'aube des temps, tous les dirigeants de la Pologne étaient un seul et même « Roi-Esprit » qui subissait des métamorphoses successives et dont la mission, définie par Dieu, était d'amener l'existence de la nation polonaise à sa forme finale parfaite »²⁴. Cette vision était celle d'un pur angélisme, d'un peuple d'anges.
- 32 Sans vouloir ici rappeler toutes les efflorescences plus ou moins morbides de ces mythes romantiques, disons simplement que l'école poétique de la Jeune Pologne, qui se développa, à la fin du siècle, en Galicie, sous régime autrichien, surtout à Cracovie, et qui correspondit un peu à notre époque symboliste, leur donna une nouvelle vie. Le plus mythogénique des artistes fut alors S. Wyspiński (1869-1907) qui, à travers son théâtre, exploita l'insurrection de 1830 (*La Varsoivienne*, 1898), mit en scène l'historien-politicien dont nous avons parlé (*Lelewel*, 1899) ou provoqua une réflexion sur le rôle historique de la noblesse, de l'intelligentsia et de la paysannerie (*Les Noces*, 1901). Mais, créateur complet, Wyspiński, qui a laissé de somptueuses peintures et vitraux Art Nouveau, n'hésita pas à inventer lui-même, nouveau Viollet le Duc, des lieux de mémoire artificiels, comme ce projet de « reconstruction » du château royal du Wawel, à Cracovie, et de toute la colline où il se dresse, édifiant ainsi pour la Pologne un « Walhalla », tout à la fois panthéon et forteresse nationale, prolongeant l'« imagination historique » dont il avait fait preuve dans sa pièce *Akropolis* (1904)²⁵. La peinture d'un Jacek Malczewski (1854-1929), toute pleine de scènes historiques tirées vers le symbole fantastique, joua le même rôle.
- 33 Ce bref rappel des dérives de la conscience historique polonaise du XIXe siècle ne saurait s'achever sans insister sur le rôle capital, notamment dans la jeunesse de la fin du siècle et du début du XXe, des romans historiques, en particulier de ceux de H. Sienkiewicz (1846-1916). Peu d'œuvres réussirent, avec un brio à la Alexandre

Dumas, à faire accréditer autant de déformations et de stéréotypes négatifs, xénophobes et cocardiers. Des générations d'écoliers devaient se nourrir des passionnantes aventures de *Par le fer et par le feu* (1884), où l'écrasement par les Polonais des rébellions ukrainiennes du XVIIe siècle creusait un peu plus l'hostilité entre ces deux peuples. Les jeunes gens se délectèrent de même de l'héroïsme de leurs ancêtres brisant *Les chevaliers teutoniques* (1900), ou se détournèrent avec pitié et dégoût des « turpitudes » du naturalisme de Zola, en vibrant d'émotion aux persécutions des bons chrétiens de *Quo Vadis ?* (1896), en se nourrissant des valeurs inébranlables de la famille noble et chrétienne enracinée dans son terroir, dans son *dwór* (la résidence rurale), comme *La Famille Połaniecki* (1895) ou en s'indignant de la violence de classe des Rouges (*Tourbillons*, 1910)²⁶. Ce type de littérature concourut à former la vision nationaliste du passé qui fut l'une des composantes du puissant parti N.D. (National-Démocrate) de R. Dmowski, la tendance polonaise la mieux représentée au traité de Versailles. Il faudrait, évidemment, citer bien d'autres visions romanesques qui, bien souvent, se substituèrent, dans la « conscience nationale », à une vision plus saine de l'histoire. Qui dira l'impact, en l'occurrence, des stéréotypes concernant les voisins de la Pologne véhiculés par les romans « fin de siècle » de Weyssenhoff ou de Rodziewiczówna²⁷ ?

IV. Les aléas de l'histoire professionnelle à la fin du XIXe siècle

- ³⁴ Après Sébastopol, la partie russe de la Pologne connut une courte période de libéralisation qui se traduisit par la création de l'École Principale à Varsovie (1862), établissement qui renoua avec l'enseignement de l'histoire et bénéficia des lumières positivistes du petit groupe qui, sous la direction de J. Bartoszewicz, anima la section historique de la revue, déjà citée, *Biblioteka warszawska*. Dans les anciens territoires de l'est de la Pologne-Lituanie, la Russie créa, à Vilna et à Kiev, des commissions archéographiques, mais il s'agissait d'y constituer une histoire russo-centrique où le lointain passé orthodoxe serait appelé à venir légitimer la présence russe et l'éviction des Polonais, sans laisser s'exprimer la moindre velléité lituano-ruthène locale. Le libéralisme prussien, qui permit à une Société des Amis des Sciences de Poznań d'éditer, en 1853, des *Œuvres complètes* de Lelewel, toujours exilé à Bruxelles, ne dura pas non plus. En 1869, l'École Principale fut fermée, en conséquence de la nouvelle insurrection de 1864, et une université purement russe ouvrit ses portes à Varsovie. On ne devait plus y enseigner l'histoire polonaise avant les cours de l'« Université volante » de 1905 et la création, la même année, de la Revue historique (*Przegląd Historyczny*) qui existe toujours. Un groupe d'historiens continua cependant d'œuvrer dans l'ombre d'institutions privées, comme nous allons le voir, et même à se constituer en école. L'Allemagne de Bismarck ne se montra pas, comme on sait, plus clément. À peine peut-on y relever quelques sujets historiques polonais traités par la Société scientifique de Thorn (Toruń) autour de 1875.
- ³⁵ L'embellie vint de la Galicie occupée par l'Autriche où, après 1867, affluèrent la plupart des intellectuels opprimés ailleurs. Les universités de Cracovie et Lwów connurent une renaissance remarquable. Pour la première fois, des chaires d'histoire par spécialités furent créées et subdivisées par niveau de compétence : professeurs, docents, assistants. La personnalité dominante fut d'abord celle du professeur J. Szujski (1835-1883) qui s'imposa également pour le poste de premier secrétaire général de

l'Académie polonaise des Sciences (*Akademia Umiejętności*) dont Vienne permit l'ouverture en 1872.

- 36 Ce climat exceptionnel et unique de développement culturel en Galicie se manifesta également à Lwów, où fut créée la première revue professionnelle d'histoire, le *Kwartalnik Historyczny* qui, lui aussi, existe toujours (1886). Pour la première fois, la discipline disposait ainsi de l'appareil complet des institutions et des vecteurs de diffusion qui font l'histoire au sens d'aujourd'hui. En 1891, commença à paraître une *Bibliographie de l'histoire de Pologne*, annuelle, rédigée par L. Finkel.
- 37 Bien entendu, cette floraison n'était permise par François-Joseph qu'à condition qu'elle fût respectueuse du trône et de l'autel. Le père spirituel de l'école de Cracovie – qui englobait toute la Galicie – fut donc un prêtre, le Père W. Kalinka, qui était d'ailleurs de Lwów. Le fondateur du *Kwartalnik Historyczny* était également un ecclésiastique, le Père Liske. Les facilités de diffusion par la parole, les cours, les conférences, ou par l'édition, firent que l'école galicienne sembla occuper tout le terrain historiographique, mais, peu à peu, une position opposée – plus discrète, mais très féconde – s'affirma à Varsovie, même si elle ne trouva souvent à se faire imprimer qu'en Galicie.
- 38 En une très grande simplification – car les arguments étaient désormais développés dans d'épaisses thèses universitaires – on peut dire que l'école de Galicie était pessimiste quant à sa vision du passé et celle de Varsovie optimiste, mais ces nuances n'allèrent jamais jusqu'à la polémique.
- 39 L'ouvrage de Kalinka sur la fin du règne de Stanislas Auguste imposait la vision masochiste de Polonais qui avaient eux-mêmes provoqué leur perte et expiaient justement leurs fautes. Ces vues très sombres n'étaient pas étrangères au mysticisme quelque peu morbide, hérité du baroque, avec son goût pour l'auto-flagellation. Tout en dénonçant le rôle des poètes romantiques, Kalinka s'inscrivait dans l'attente d'une rédemption lancée par Mickiewicz, car les écrits de l'émigration circulaient enfin ici. J. Szujski, tête de file des intellectuels conservateurs, éditeur des *Dossiers de Stanczyk* (du nom d'un fou du roi) qui promouvaient une politique assez servile vis-à-vis de Vienne, se voulait, dans son *Histoire de Pologne* (4 volumes, 1862-1866), puis dans son condensé très remanié (1880), un anti-Lelewel, anti-révolutionnaire. Sa justification du rôle de prétendu « rempart de la chrétienté » de la Pologne, sa glorification de l'expansion catholique vers l'est, contre l'orthodoxie et l'islam, rendaient vaines ses timides tirades contre l'arbitraire des magnats de ces régions. Ce même conservatisme traditionnaliste se retrouvait dans la vision de Michał Bobrzyński (1849-1935) dont l'aspiration au gouvernement fort qui avait toujours manqué à la Pologne trouvèrent un large écho lors du coup d'état de Pilsudski, en 1926. Seul S. Smolka (1854-1924), formé à Göttingen, ne se définissait pas en fonction de cette problématique et, ayant succédé à Szujski dans la chaire d'histoire de Pologne, il tenta d'appliquer un esprit critique un peu plus dégagé de l'obsédante « question polonaise ». Cette tendance fut accentuée par S. Kutrzeba (1876-1940), qui s'orienta vers une très féconde approche de l'histoire du droit.
- 40 Face à ce bloc conservateur surtout inféodé à l'Autriche, les chercheurs de Varsovie trouvaient dans le mécénat privé une plus grande liberté de conception. Comme T. Korzon (1839-1918) qui dirigea, à partir de 1897, la bibliothèque des Zamoyski, ils se voulaient « positivistes », c'est-à-dire cherchaient dans le passé des raisons d'espérer, les germes d'un nouveau dynamisme, la mise en évidence de forces que l'histoire – uniformément nobiliaire parce qu'écrite par des nobles – avait jusque-là négligées.

Revenant aux Lumières, ils croyaient au Progrès. La bourgeoisie, la noblesse éclairée, devinrent, sous leur plume, des thèmes vivants. W. Smolenski montra de même, contre Kalinka, tout ce qui annonçait une renaissance au moment de la chute de la Pologne, les capacités de régénération qu'annonçait la fin du XVIIIe siècle. Ces historiens furent surtout les premiers à pratiquer une histoire tout à la fois sociale, économique, institutionnelle, culturelle et à rechercher ce qui, dans tous ces domaines, était porteur d'avenir.

- 41 Comme on le voit, si l'histoire polonaise de la fin du XIXe siècle – dont l'impact scolaire fut faible car l'analphabétisme, même en Galicie, restait énorme – commençait, par ses méthodes et son style, à se rapprocher des autres histoires européennes, son contenu restait encore strictement natio-centrique et peu enclin aux révisions radicales qui allaient s'imposer à l'issue de la Première Guerre mondiale.
- 42 Un seul homme politique, Jarosław Dąbrowski, général de la Commune de Paris, tué sur ses barricades, avait posé en termes raisonnables la question d'une indispensable révision des conceptions historiques quant à la frontière de l'est de la Pologne et des peuples qui vivaient dans l'ancienne république. Aucun historien du XIXe siècle, de quelque horizon qu'il fût, n'avait réfléchi à la légitimité des identités émergentes à l'est, que Pilsudski laissa sous le boisseau à Riga, en 1921, et que Staline et Churchill firent reconnaître à Téhéran, en 1943, au prix des horreurs que l'on sait (ou que l'on devrait savoir) et dont Hitler chercha, par l'holocauste, la « solution » si épouvantable.
- 43 Vue pour ce qu'elle fut surtout, l'un des plus puissants facteurs natiogéniques, l'histoire de Pologne du grand XIXe siècle fut d'une remarquable efficacité. À la veille de 1914, ce n'était pas la modernisation des approches historiques qui retenait l'attention de la jeunesse aisée, capable d'étudier, mais toujours, et plus que jamais, les chantages du patriotisme. On eût pu s'enorgueillir de voir S. Waszyński soutenir, en 1905, la première habilitation en histoire ancienne, à Cracovie, ou F. Bujak, soutenir, la même année, la sienne en histoire de l'économie. Quelques-uns, certes, trouvèrent passionnantes les voies ouvertes par A. Kraushar ou A. Brückner vers l'histoire de la culture, mais l'historien qui les dominait tous en popularité, qui bénéficiait déjà de ce qui est devenu aujourd'hui la médiatisation, était S. Askenazy (1866-1935) dont les travaux sur Napoléon, sur Poniatowski, sur les légions polonaises de Bonaparte lui valurent de siéger à la Société des Nations à ses débuts et d'enflammer la jeunesse avide d'action militaire qui s'apprêtait à suivre Pilsudski, fourbissant ses armes en cachette dans les sociétés de gymnastique (*sokols*) ou de scouts. L'histoire militaire devait très vite occuper une place de choix dans la Pologne restaurée. Des compagnons de Pilsudski, héritiers d'Askenazy : M. Sokolnicki (1880-1967) ou M. Kukiel (1885-1973), ne cessèrent de glorifier le rôle de la lutte armée dans le maintien de l'idée polonaise.
- 44 Cet immense effort d'un siècle pour préserver la mémoire doit cependant être relativisé. Clio eut beau déployer toutes ses séductions à Versailles et y offrir toutes les postulations développées par ses serviteurs dans les décennies précédentes, avec force cartes et statistiques « indubitables », ce fut une Histoire aveugle et imprévisible qui imposa, dans les convulsions et la violence, des formes géopolitiques inattendues. Nous voici revenus au point de départ. L'époque des Lumières n'avait peut-être pas tort de tant hésiter à mettre en ordre les matériaux. Toutes ces constructions téléologiques, toutes ces écoles légitimatrices de conceptions sans cesse défaits, nous invitent à inventer toujours de nouvelles approches du passé, en restant conscients que les

générations suivantes les effaceront²⁸. L'utilité et la dignité de l'histoire sont dans cet effort et cette modestie.

NOTES

1. F. Rosset : *L'Arbre de Cracovie. Le mythe polonais dans la littérature française*, Paris, éd. Imago, 1996, bibliogr., index.
2. Voir l'excellente étude de J. Maślanka : *Literatura a dzieje bajeczne*(La littérature et l'histoire fabuleuse), Varsovie, 1984.
3. K. Pomian : *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris-Venise XVIe-XVIIIe siècles*, Paris, Gallimard, 1987.
4. A. Jobert : *La Commission de l'Éducation Nationale polonaise et son œuvre d'instruction civique*, Grenoble, 1940.
5. D. Beauvois : « Aux sources du panslavisme : les Lumières polonaises et le monde slave (1795-1820) », *Revue des études slaves*(VIIIe congrès international des slavistes, Zagreb, septembre 1978), LI/1-2, pp. 33-42 et « Les sinuosités politiques du comte Jean Potocki », *Europe*, mars 2001.
6. C'est ce que semble suggérer A.F. Grabski, *Zarys historii historiografii polskiej*(Esquisse d'histoire de l'historiographie polonaise), Poznań, 2000, p. 85, ouvrage, par ailleurs, indispensable pour une vision globale et équilibrée.
7. J. U. Niemcewicz : *Śpiewy historyczne z muzyką i rycinami*(Chants historiques avec musique et gravures), Varsovie, 1816. Chaque roi et chaque héros faisaient l'objet d'un chant, le dernier étant consacré à Joseph Poniatowski, fidèle de Napoléon, que la censure russe n'osa d'abord pas éliminer.
8. T. Czacki, Recommandations aux moines de l'école de Dąbrowica, 25 juillet 1803, Bibl. Czartoryski, Cracovie, ms. 3446 (en polonais).
9. H. Kołłątaj : *Rada dla Jmc. Pana Mirowskiego, jakim sposobem najpożyteczniej dawać można Historiā i Jeografiā w szkołach publicznych*(Conseils à M. Mirowski pour la meilleure façon d'enseigner l'histoire et la géographie dans les écoles publiques), 12 août 1805, dans *Hugona Kollataja korespondencya listowna z Tadeuszem Czackim*(Correspondance de H. Kołłątaj avec T. Czacki), t. III, Cracovie, 1844, pp. 171-194 et 243.
10. D. Beauvois : *Lumières et société en Europe de l'est, l'université de Vilna et les écoles polonaises de l'Empire russe, 1803-1832*, Lille-Paris, 1977, t. II, pp. 753-754.
11. J. de Maistre : *Lettres et opuscules inédits du comte J. de Maistre*, Paris, 1851, t. II, p. 310, 11/23 juin 1810.
12. D. Beauvois : *Lumières et société...*, op. cit., t. II, p. 796.
13. Notes du cours d'histoire de Mickiewicz à Kowno du 1^{er} septembre 1822 au 1^{er} avril 1823, Bibl. Czartoryski, Cracovie, ms. Ew. 2079.
14. Cf. l'article que lui a consacré J. Dybiec : « Działalność dydaktyczna i naukowa Jozefa Uldyńskiego w Krzemieńcu » (L'activité didactique et de recherche de Joseph Uldyński à Krzemieniec), dans *Przegląd historyczno-oświatowy*, 1968, pp. 308-315. Ce professeur s'inspirait des études de F. Rühs : *Propédeutique des études historiques*, J. Müller : *24 livres d'histoire universelle*, B. Niebuhr : *Histoire de Rome*, A. Heeren : *Histoire des États de l'Antiquité*.
15. A. Garnier : *Frayssinous, son rôle dans l'université*, Paris, 1925, p. 322.

16. Jugements de Jan Śniadecki sur l'histoire, dans ses lettres à A.J. Czartoryski du 19 avril 1808 et 19 avril 1809, Bibl. Czartoryski, ms. Ew. 3069.
17. Lelewel s'intéressa à l'identité de la Lituanie historique dans les compléments à l'Histoire de Waga qu'il édita à Vilna en 1824, puis il les développa et les publia, en 1839, à Leipzig sous le titre *Dzieje Litwy i Rusi aż do Unii z Polską* (Histoire de la Lituanie et de la Ruthénie jusqu'à l'union avec la Pologne en 1569).
18. D. Beauvois : *Lumières et société...*, op. cit., t. I, pp. 274-278.
19. Parmi les premiers, on peut citer les nombreuses publications de L. Chodzko (1800-1871), auteur surtout de *La Pologne historique, littéraire, monumentale et illustrée* (6 éditions entre 1835 et 1846) et, parmi les seconds, Louis Mierosawski, *Histoire de la révolution de Pologne 1815-1835*, Paris, 1836, ou Karol Sienkiewicz (1793-1860), bibliothécaire du prince Czartoryski.
20. Jan Rubès, A. van Crugten : *Mythologie polonaise*, Bruxelles, 1998.
21. *Ibid.*, pp. 25-38.
22. D. Beauvois (dir.) : *Pologne, l'insurrection de 1830-1831, sa réception en Europe*, Lille, 1982.
23. Le successeur français au Collège de France de Mickiewicz, Cyprien Robert, répandit une vision beaucoup plus sobre de la Pologne qui resta toutefois marquée par un polono-centrisme qu'inspirait et finançait le prince Czartoryski, cf. L. Kuk, *Wielka emigracja a powstanie słowianofilstwa francuskiego* (La Grande émigration et la naissance de la slavophilie française), Toruń, 1991.
24. A. van Crugten, op. cit., p. 17.
25. Cette transposition architecturale du mythe national est très finement analysée par J. Blonski dans l'article « Walhalla/Wawel », in J. Rubès, A. van Crugten, op. cit., pp. 39-58.
26. Plusieurs études réunies par Z. Stefanowska et J. Ślawinski sous le titre *Dzieło literackie jako źródło historyczne* (L'Œuvre littéraire comme source historique), Varsovie, 1978, posent le problème théorique des rapports de la fiction et du réel de manière très approfondie. Pour une approche des idées moralisatrices et édifiantes de H. Sienkiewicz appliquées à l'histoire, cf. D. Beauvois, *Introduction à Quo Vadis ?*, Paris, Flammarion, G.F., 1983, pp. 1-35.
27. La question des stéréotypes polonais suscités par la littérature a été très étudiée ces dernières années. Citons seulement Z. Naliwajek, I. Zatorska : *Figures du héros national*, Varsovie, 1996 ; H.H. Hahn : *Historische Stereotypenforschung*, Oldenburg, 1995 ; W. Wrzesiński : *Wokół stereotypów Niemców i Polaków* (Autour des stéréotypes des Allemands et des Polonais), Wrocław, 1993 ; T. Walas : *Narody i stereotypy* (Peuples et stéréotypes), Cracovie, 1995 ; D. Beauvois : *Les confins de l'ancienne Pologne*, Lille, 1988 (recueil sur l'imaginaire relatif à la Lituanie, Biélorussie et Ukraine du XVIe au XXe siècles) ou, du même, « The polish national idea », *The International History Review*, Vancouver, VII, I, 1985, pp. 1-74.
28. Pour un aperçu sur l'évolution ultérieure, D. Beauvois : « Être historien en Pologne : les mythes, l'amnésie, la "Vérité" », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome XXXVIII, 1991, pp. 353-386 ; ou « Les tentatives du politique pour faire obstacle à la connaissance historique sont-elles illusoire ? », dans Y. Beauvois et C. Blondel (dir.) : *Qu'est-ce qu'on ne sait pas en histoire ?*, Lille, 1998, pp. 47-68.

RÉSUMÉS

La période étudiée ici est celle de la longue disparition de l'État polonais, de la fin du XVIIIe siècle au début du XXe. Les discours sur l'histoire furent toujours des axes essentiels de la survie puis de la résurrection de cet État qui fut plurinational (Polonais, Lithuaniens, Ruthènes, Juifs, etc.) pendant cinq siècles, avant d'envisager une nation monoethnique, finalement imposée de l'extérieur en 1945. Cette étude donne à mesurer l'immense évolution qui sépare l'historiographie du dernier roi de Pologne des thèses universitaires d'histoire, rédigées à Cracovie autour de 1900. Entre ces deux termes, la Pologne passa de la conception « éclairée » d'une histoire-thesaurus, ou d'une histoire-chronique, à une histoire objet d'un enseignement secondaire, analytique et comparative, intégrée aux divers aspects de la réflexion politique et instrumentalisée en fonction des besoins de la consolidation nationale. Les recommandations pédagogiques, les contenus des programmes, les grands livres, les institutions officielles et officieuses (rôle de l'émigration), sont les principaux champs qui ont permis cette tentative de reconstruction d'une conscience qui appartient déjà, elle-même, à l'histoire ; ils donnent aussi à saisir ses fréquentes dérives ou ce qui est resté, se figeant parfois en axiomes qui attendent à leur tour d'être effacés

The period under scrutiny here is the slow disappearance of the Polish State stretching from the end of the 18th century to the mi-20th century. The views on history essentially focused on the survival and then the resurrection of the State which had been multinational for five centuries (Poles, Lithuanians, Ruthenes, Jews, etc.) before being considered as a monoethnic country dictated to the nation by outside forces in 1945. This study enables to assess the huge evolution which ranges from the historiographer of the last king of Poland to doctoral theses in history written in Cracow around 1900. Between the two, Poland switched from the enlightened notion of a history thesaurus or a history chronicle to a history considered as a teaching subject, both analytical and comparative, which fit into the various aspects of the political thinking and was exploited according to the needs of the national consolidation. Teaching recommendations, the contents of the syllabuses, great books, official institutions as well as unofficial ones (role of emigration) were the major fields that allowed this political awareness (already belonging to history) to rebuild itself. It also offered an opportunity to understand the frequent changes of awareness or what is left of them, turning them into axioms waiting to be erased.

In den untersuchten Zeitraum fällt die langsame Auflösung des polnischen Staates zwischen dem ausgehenden 18. und dem beginnenden 20. Jahrhundert. Über fünf Jahrhunderte waren gerade Reflexionen über Geschichte die wichtigsten Achsen, mit deren Hilfe dieses gemischethnisch strukturierte politische Gebilde (Polen, Litauer, Ruthenen, Juden, usw.) am Leben erhalten, ja wiederbelebt werden konnte, bis schließlich die Idee eines Einvolkerstaates aufkeimte, die schließlich nach 1945 von außen auferlegt wurde. Der Beitrag stellt die gewaltige Entwicklung dar, die den Geschichtsschreiber des letzten polnischen Königs von den Doktorarbeiten trennt, die im Fach Geschichte an der Universität Krakau um 1900 verfaßt und angenommen wurden. Zwischen diesen beiden Polen entwickelte sich Polen vom „aufgeklärten“ Konzept einer chronikartigen Ereignisgeschichte weg zu einem analytischen, komparatistisch orientierten Geschichtskonzept, das in erster Linie der schulischen Bildung zu Gute kommen sollte und das auf den unterschiedlichsten Ebenen den Erfordernissen politischen Gestaltungswillens und nationaler Konsolidierung angepaßt wurde. Durch pädagogische Empfehlungen, durch die Gestaltung der Lehrpläne, durch große Bücher, offizielle und inoffizielle Institutionen (besonders solche der Emigration) versuchte man ein Bewußtsein für diese Ziele zu schaffen, das seinerseits schon wieder historisch geworden ist. Auch die insgesamt recht häufigen Entgleisungen sollen

dargestellt werden – oder was davon geblieben ist –, die sich häufig genug in Axiomen abbilden, die nur allzu bald Geschichte werden müssen.

INDEX

Mots-clés : histoire (matière enseignée), historiographie, identité nationale

Index géographique : Pologne

Index chronologique : XIXe siècle

AUTEUR

DANIEL BEAUVOIS

Centre d'histoire des Slaves, Université Paris I